

"Qui, que suis-je ? Ma réponse: je suis la somme totale de tout ce qui m'a précédé, de tout ce que j'ai été ou fait, de tout ce qu'on m'a fait. Je suis tout le monde, toutes les choses dont la venue au monde fut affectée par la mienne. Je suis tout ce qui arrivera quand je ne serai plus et qui ne serait pas arrivé si je n'étais pas venu. [...] Je le répète pour la dernière fois: pour me comprendre vous devez avaler tout un monde."

Salman Rusdie, les enfants de minuit

Cela illustre pour moi parfaitement ma conception de l'identité et sa complexité.

J'ai eu la chance mais aussi la difficulté d'être le fruit de deux familles complètement différentes. D'un côté, une famille qui a vécu en Bretagne, une région de l'ouest de la France à la culture très forte, depuis des siècles : mes grands-parents issus de familles de 9 enfants, un catholicisme très présent, une famille aux origines modestes, marquée par l'ascension sociale. Mes arrière grands parents étaient paysans, mes grands parents étaient garagistes, mon père avait fait des études supérieures et avait un poste de direction. Mes grands-parents sont toujours mariés et vont fêter leurs 70 ans de mariage. Pour autant, ils ne croient pas.

De l'autre, un mélange de vie de bohème et de bonne bourgeoisie. Ma grand-mère est à moitié issue d'une famille du cirque, en partie anglaise, et de l'autre d'une famille bourgeoise. Ses parents ont divorcé en 1927 quand elle avait 6 ans. Mon grand-père, né en 1905, est l'enfant adultérin d'une mère tzigane. Ma grand-mère était croyante.

Autant dire que je n'ai à la base pas de référence donc une grande liberté.

Concernant la religion, ma famille n'est pas spécialement croyante, en tout cas pas pratiquante. J'ai tout de même eu une éducation religieuse, catholique, jusqu'à 10 ans. A suivi une période où je ne croyais plus. Et puis en arrivant dans un lycée très catholique, touché par la foi rayonnante de mes amis, je me suis remis à croire : « On ne voit jamais aussi bien Dieu que dans l'humanité des autres » disait Eugene Drewermann. Mais dans ce lycée, c'était comme une évidence de croire, rares étaient ceux qui n'étaient pas croyants. On était entre nous et c'était, sur certains points, dogmatique, un peu doctrinal. Ce n'est que lorsque j'ai fait ma prépa dans un lycée public que j'ai vraiment approfondi ma foi. Je me suis retrouvé face à des athées, voire des laïcards, qui m'ont questionné, parfois raillé, me rappelant la responsabilité des catholiques lors de l'inquisition ou du massacre de la Saint-Barthélémy. J'avoue que plus d'une fois je me suis énervé, voulant en découdre avec mon interlocuteur que je voyais plus comme un adversaire, me sentant attaqué, et avoir le dernier mot. En fait, je n'étais pas à l'aise avec mon choix. Cela m'a obligé à approfondir mes connaissances théologiques et historiques, à me positionner personnellement face à la doctrine officielle et aux rites. Et peu à peu, ma foi devenait un choix véritable et personnel, inquestionnable. A partir de ce moment-là, j'ai pu en discuter de façon apaisée, avec assurance.

Il en est de même avec mes origines culturelles. J'ai un nom et un prénom plus que bretons mais je n'ai jamais vécu en Bretagne. Au départ, je n'osais pas trop m'affirmer breton face à des amis qui venaient de cette région, et qui me disaient que je ne pouvais pas le prétendre. Jusqu'au jour où

j'ai décidé qu'il n'y avait pas de raison pour que l'on décide à ma place ce que j'étais ou n'étais pas. Et aujourd'hui je m'affirme tout aussi breton que lyonnais, région où j'ai grandi.

Enfin une grosse partie de mon identité est tout de même ce pour quoi je travaille au quotidien. J'évoquerai mon orientation professionnelle pour montrer à quel point on peut nous enfermer, souvent involontairement, dans une certaine catégorie. On nous réduit à ce qui est de plus évident et l'on finit soi-même par se définir seulement par cette étiquette que l'on nous donne. En France, c'est une évidence que celui qui est bon au lycée en maths et en physique doit faire une grande école d'ingénieur car c'est la voie royale. Ca a été mon cas mais assez vite j'ai essayé de trouver une voie de sortie en choisissant des mathématiques financières. Bon, là je n'étais pas sauvé pour autant, car à l'époque, le métier de trader était très séduisant. Il n'y avait pas eu tous ces scandales, et on pouvait gagner beaucoup d'argent en peu de temps sans pour autant avoir mauvaise conscience. J'ai donc commencé comme ça, au Japon, entouré d'expats qui avaient une vie hors norme. Je vais passer les détails mais peu à peu, même si c'est une vie qui peut faire rêver une majorité, j'ai compris que ce n'était pas ce que je recherchais, moi. 6 ans plus tard, un voyage de 4 mois seul en Asie, un premier changement de cap dans mon travail, de nombreuses discussions avec des amis en qui j'avais confiance et dont j'appréciais l'écoute, avec le soutien de mon patron de l'époque, je reprenais des études de 2 ans, à plein temps. Et je travaille désormais pour I&C en France. Je me sens bien plus à ma place aujourd'hui qu'il y a 10 ans. Mon choix était loin d'être évident, j'ai été beaucoup questionné par mes parents, mon père ne comprenait pas mes choix au départ, pour lui c'était une sorte de régression. Mais aujourd'hui, il me voit à l'aise dans mes choix. Il s'est abonné à notre revue, il a fait un don l'an dernier et a demandé cette année à devenir membre d'I&C.

Voilà donc où j'en suis aujourd'hui, et nul doute que cela évoluera encore, et ce jusqu'à ma mort. C'est sans doute pour cela que j'ai eu plaisir à m'investir dans initiative dialogue, le programme de dialogue interculturel que l'on mène à I&C France depuis maintenant 10 ans et plus particulièrement en 2005.

En 2005 c'était les émeutes dans les banlieues. Certains journaux américains allaient jusqu'à parler de début de guerre civile, il ne faut tout de même pas exagérer. Mais toujours est-il que c'était le signal fort d'un malaise d'une certaine jeunesse. Crise avant tout socio-économique mais qui a aussi été l'occasion d'évoquer la question d'une crise identitaire chez certains jeunes issus de l'immigration. Ni acceptés en France en tant que français alors qu'ils en ont tous les codes. Ni considérés comme étant du pays quand ils partent en vacances dans le pays d'origine de leurs parents.

Une question reprise en 2007 lors des élections présidentielles et qui a mené avec l'élection de Nicolas Sarkozy à la création d'un ministère de l'immigration et de l'identité nationale. Si on met l'affaire de la burqa de côté, que Saïda qualifiait justement de coup médiatique d'un politicien en mal de notoriété, la question de l'identité nationale ou française est sans doute le sujet du moment. D'un côté des jeunes issus de l'immigration qui se demandent ce qu'ils doivent faire pour ne pas être

considérés comme des citoyens de 2eme catégorie. Et de l'autre des Français « de souche » qui doivent changer la vision qu'ils ont de l'identité française, que l'on considère trop souvent comme monolithique. D'ailleurs l'expression français de souche montre bien cette illusion. Elle tend à faire croire qu'il y a d'un côté des immigrés récents. Et de l'autre côté des Français 100% français depuis des lustres. Or le nombre de mariages mixtes aujourd'hui est assez conséquent et le nombre de jeunes français ayant au moins un grand-parent étranger est considérable. Donc on voit qu'on a une société en mutation et qu'il est nécessaire de redéfinir qui nous sommes, tous ensemble.

C'est le travail que l'on essaye de faire avec Initiative Dialogue. Cette année, on a justement fait un cycle sur l'identité. On a commencé par travailler sur ces préjugés que l'on a spontanément sur l'autre, en fonction de son apparence, en faisant prendre conscience que l'on a tous tendance à mettre des étiquettes sur les autres. Puis on a travaillé sur la complexité et la richesse de l'identité, pour faire prendre conscience à chacun qu'il n'est pas réduit à quelques composantes - le sexe, l'orientation sexuelle, la religion, la profession. On est le produit d'une histoire, personnelle, familiale, religieuse ; on a des convictions des valeurs, qui ont pu nous être transmis par la famille, la religion pour certains, mais aussi par des amis, des professeurs, des lectures ; on a des passions, des rêves, des centres d'intérêt, etc.

Une fois que l'on a conscience de toutes ces richesses, de tous ces aspects, il est possible alors pour chacun d'être pleinement maître de son identité. On va me dire que l'on ne peut pas changer sa couleur de peau ou son sexe. C'est certain et ce n'est pas souhaitable. Mais je peux refuser l'image que l'on veut m'imposer. Si je me connais bien, si je sais ce que je veux, si je suis à l'aise avec mes choix d'identité, je suis en force pour écouter une personne qui pourrait vouloir me réduire à une composante, en outre erronée, de mon identité. Cela me passe au-dessus, je sais que je ne suis pas cela. Et je suis à l'aise pour lui parler de mes choix et ainsi l'aider à changer son regard. Les ateliers que nous avons menés, en étant aussi un espace de rencontre entre des personnes qui d'habitudes ne se côtoient pas, ont été ainsi une bonne occasion de casser les préjugés, en montrant que derrière l'image réductrice que l'on peut avoir de l'autre se cache tout un monde qui souvent est très proche du nôtre. Et cela soulève d'ailleurs la question de l'image que je souhaite donner à l'autre pour créer ce sentiment de proximité, ce lien de confiance qui va permettre ensuite d'aborder les divergences. Inversement, c'est aussi, grâce au regard de l'Autre, une bonne occasion de porter un regard lucide sur les composantes de sa propre identité.

La prochaine étape d'Initiative Dialogue sera de réfléchir à la question de la citoyenneté, car c'est autour de cette notion que l'on pourra définir une nouvelle société, pleinement inclusive, avec un socle commun de valeurs, et permettant aux différences culturelles de s'exprimer.

Mais pour cela il est vraiment nécessaire de faire ce travail sur son identité, pour qu'elle soit pleinement un choix. Autrement, on risque de faire le jeu d'entrepreneurs identitaires qui, en cas de contexte socio-économique difficile, pour obtenir des voix, le pouvoir, vont donner une lecture identitaire de la crise. C'est ce qu'explique Jacques Sémelin, chercheur spécialiste des violences de

masse, qui, dans son livre, *purifier et détruire*, explique le processus qui a mené à la deuxième guerre mondiale, au conflit en ex-yougoslavie et au génocide du Rwanda. Dans chacun de ces cas, des leaders d'opinion ont expliqué la crise à laquelle faisait face le pays en attribuant la faute à une certaine communauté, en la réduisant à quelques caractéristiques généralement négatives, niant toute diversité à ses membres, refusant tous points communs. C'est une approche séduisante car elle évite sa propre remise en cause : la faute incombe aux autres. On tombe alors dans une logique du eux contre nous. Ibrahima Thioub, historien sénégalais, expliquait, lors de la première session de cet été à Caux, apprendre à vivre ensemble dans un monde multiculturel, que le même processus a été employé avec la traite des esclaves en Afrique, où on a légitimé la pratique en réduisant l'identité du peuple africain à sa seule couleur de peau, lui niant toute histoire, toute humanité. On pouvait alors traiter les africains comme de la marchandise ou des animaux, ils n'étaient pas comme nous, ils n'étaient pas humains. Il appelle cela la chromatisation de l'esclavage.

Ce risque de manipulation identitaire va être d'autant plus facile aujourd'hui avec le phénomène de mondialisation ou d'aspiration à la constitution d'ensembles régionaux qui dépassent les Etats nationaux. C'est un processus naturel qu'avait décrit le sociologue allemand Norbert Elias dans les années 30 et qui s'est avéré avec la mise en place des nations unies ou encore de l'Europe. Norbert Elias explique également que cette constitution d'un Nous toujours plus vaste, qui englobe toujours plus de diversité, prend du temps. Et qu'il y a une phase de transition pendant laquelle l'individu ressent une certaine angoisse liée au fantasme de voir son identité diluée. Car il réduit son identité à celle de son groupe d'appartenance. Et donc il va avoir tendance, dans un premier temps, à chercher des entités plus petites auxquelles appartenir dans lesquelles il se reconnaîtra et se sentira en sécurité, protégé.

Il nous faut donc aujourd'hui aider chacun à s'interroger sur ce qui il est, afin qu'il fasse des choix responsables, individuels et assumés, et qu'il utilise son libre-arbitre et son esprit critique à l'égard des leaders d'opinion. Pour cela il faut favoriser la création d'espaces de rencontres entre personnes différentes, qui soient des espaces de confiance. Ces espaces permettront également de travailler ensemble à définir ce socle de valeurs communes autour desquelles nous devons nous retrouver, en lesquelles nous pourrons tous nous reconnaître afin de définir ensuite ce futur commun auquel nous aspirons.